JULES HÉDOU

LES ARTISTES NORMANDS

AU SALON ROUENNAIS DE 1880

RAPPORT SUR LE PRIX BOUCTOT

Lu à la séance solennelle de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen

le 4 Août 1881

LAURÉAT : M. E. LEBEL



ROUEN

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE DE E. AUGÉ

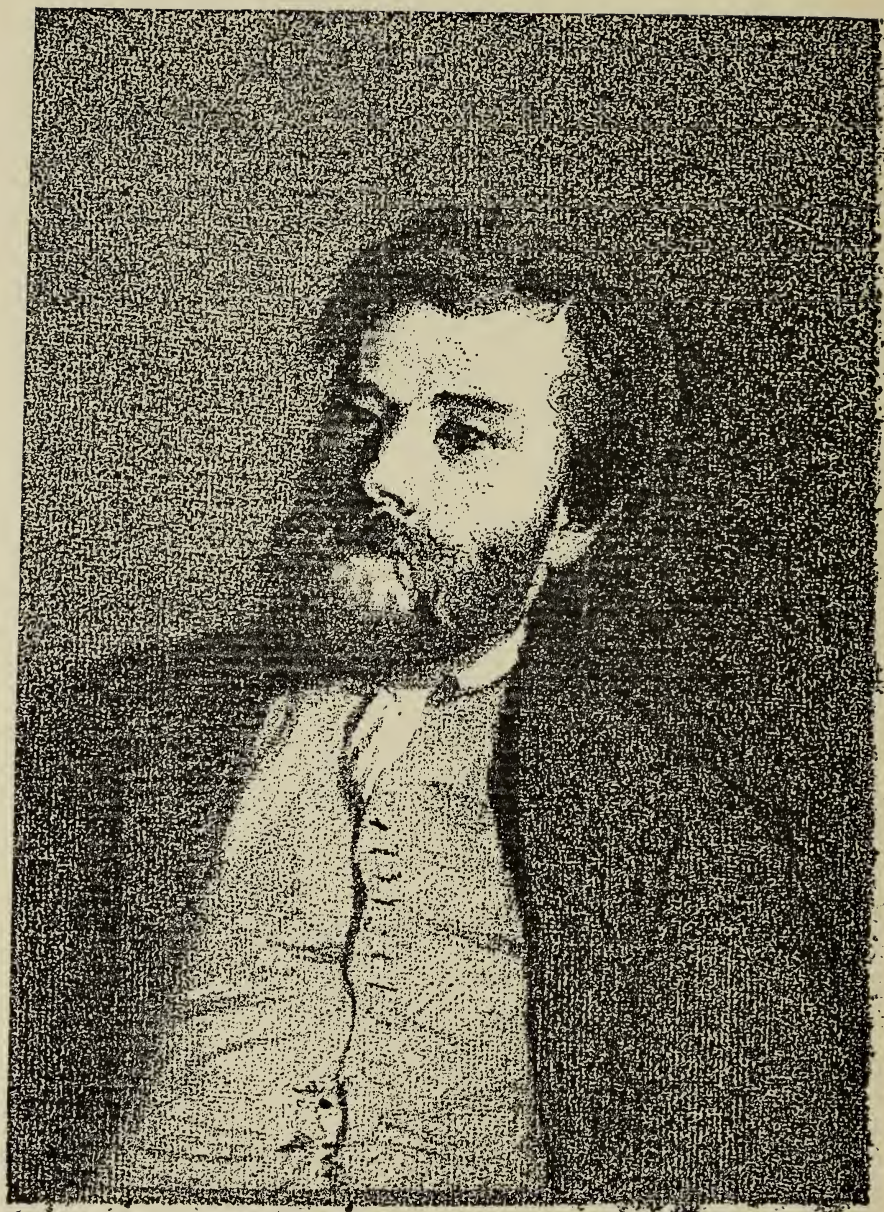
36, RUE DE LA GROSSE-HORLOGE

—

1882

LES ARTISTES NORMANDS

AU SALON ROUENNAIS DE 1880



Carolus Duran 1862

JULES HÉDOU

LES ARTISTES NORMANDS

AU SALON ROUENNAIS DE 1880

RAPPORT SUR LE PRIX BOUCTOT

Lu à la séance solennelle de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen

le 4 Août 1881

LAURÉAT : M. E. LEBEL

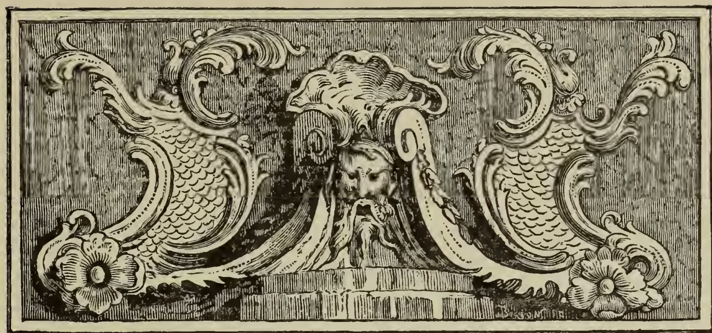


ROUEN

LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE DE E. AUGÉ

36, RUE DE LA GROSSE-HORLOGE

1882



Rapport sur le Prix Bouctot

Messieurs,

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement, dit Petit-Jean dans une comédie célèbre. Il n'en est pas de même de votre rapporteur qui, en se mettant à l'œuvre, s'est aperçu trop tard que la bonne volonté ne suffit pas toujours pour faire un rapport et qu'il faut aussi et surtout du talent. Je voulais débuter par quelque trait spirituel qui eût bien prédisposé l'auditoire, mais le mot n'est pas venu, bien que je l'eusse beaucoup cherché. Voyant mon impuissance, le diable est accouru et me dit pour me tenter : « Si tu ne trouves rien dans ton sac, prends dans le « sac du voisin, les auteurs français sont assez riches pour que « tu leur empruntes ce qui te manque. » L'idée me sourit un

moment, ma paresse s'en accommodait, mais bientôt la réflexion me vint que l'Académie s'en montrerait peut-être moins satisfaite et qu'elle accueillerait certainement mal un de ses membres qui se permettrait un pareil plagiat littéraire. Me voici donc réduit à vous dire tout simplement que la commission que vous avez nommée pour décerner le prix Bouctot m'a chargé de vous rendre compte de ses travaux. Il eût été bien désirable pour tout le monde que cette besogne honorable, mais difficile, incombât à une voix plus autorisée que la mienne.

C'est ici le cas plus que jamais de formuler les regrets que nous cause à tous l'absence de notre cher collègue, M. G. Morin, que la maladie retient loin de nous, et qui eût été si compétent pour nous entretenir de cette question artistique. Quel rapport charmant il eût écrit ! Combien plus charmant encore s'il l'eût illustré avec son crayon ! Ne faisons donc point de rêves d'or et revenons à la réalité, puisqu'aussi bien il faut vous contenter du rapporteur nommé.

Donc votre commission s'est réunie pour décerner à un artiste, né ou domicilié en Normandie, le prix de 500 francs légué par M. Bouctot, de bienfaisante mémoire.

L'Académie rompant, il y a quelques années, avec d'anciennes traditions, a décidé que ce prix serait désormais décerné à un artiste d'origine ou de résidence normandes et ayant pris part à l'exposition bisannuelle de peinture de Rouen. En accomplissant cette innovation, notre Compagnie a eu la main heureuse. Elle y perd à la vérité une esquisse, souvent médiocre, que l'artiste couronné devait lui remettre, mais elle y gagne des lauréats sérieux.

En effet, depuis que cette nouvelle décision a été prise, les artistes récompensés sont dignes de l'Académie et font honneur à son choix.

Celui que vous allez couronner ne fera pas mauvaise figure à côté de ses prédécesseurs. L'harmonie ne sera pas rompue.

La vingt-septième exposition municipale inaugurait l'exercice de notre nouveau conservateur du musée. Disons tout de suite que son essai fut presque un coup de maître et donna une haute idée de ce que l'on pouvait attendre de lui. Cette exposition était aussi nombreuse qu'intéressante, puisqu'elle ne comptait pas moins de 917 objets d'art, parmi lesquels beaucoup d'œuvres très remarquables.

Plusieurs de nos meilleurs artistes s'étaient empressés de répondre à l'appel qui leur avait été adressé. Bonnat avait voulu être le premier à saluer son ami dans ses nouvelles fonctions et il lui avait envoyé trois portraits dignes du nom qui les signait, dignes aussi des modèles dont ils retraçaient les traits sympathiques. puisqu'ils représentaient ceux de MM. Ferdinand de Lesseps, Robert Fleury, le peintre, et Both de Tauzia, le conservateur du Louvre.

Mais, cher maître, il n'en fallait pas tant pour écraser vos rivaux et remporter le grand prix de la ville. Le seul portrait de Robert Fleury vous assurait le succès. Dans un double sens, c'est celui d'un grand peintre. Il nous semble qu'il peut sans crainte être placé auprès des portraits anglais de Laurence et que la comparaison ne lui sera pas fatale. Nous le considérons comme une des plus heureuses productions de l'école française moderne. Vous savez d'ailleurs que chez le peintre la générosité égale le talent et qu'il a gracieusement abandonné le prix que la ville lui avait décerné ; la somme sera partagée et formera autant de prix pour notre école de dessin. Décidément, M. Lebel est un homme heureux. Ajoutons qu'il mérite son bonheur, puisqu'il a su conquérir de pareilles amitiés. Nous en trouvons encore une nouvelle preuve dans l'envoi que M. Jules Lefebvre fit à notre exposition. Lui

aussi voulut patroner le nouveau conservateur et il ne trouva rien de mieux pour nous charmer que de nous envoyer le ravissant portrait de sa femme. On ne pouvait plus gracieusement souhaiter la bienvenue. Cabat, le grand paysagiste, est venu lui aussi éclairer l'exposition de son auréole posthume. Nous l'avons vu revivre dans cette page splendide qui illustrait la galerie San Donato, jadis aussi belle qu'un riche musée. Notre ville bien inspirée a gardé ce joyau, nous ne saurions trop l'en féliciter.

Enfin Philippe Rousseau, notre Chardin moderne, avait, lui aussi, voulu être de la fête normande en envoyant un *Fromage à la Crême* et un *Pot de cidre*, comme il sait les peindre. L'allusion était spirituelle ; le tableau est un petit chef-d'œuvre qu'un de nos collègues, un fin connaisseur, garde précieusement dans sa riche collection. On nous pardonnera cette courte digression au sujet d'artistes qui ne rentrent pas dans le programme de notre concours, mais l'Académie se devait à elle-même de saluer ces maîtres à leur passage dans notre ville.

Reprenons donc notre tâche, et, avec le regret de ne pouvoir parler de quelques belles palettes parisiennes, il nous faut rentrer dans notre rôle et redevenir purement Normand. Ce ne sera pas d'ailleurs désagréable et nous resterons encore en bonne compagnie.

Disons d'abord que les concurrents étaient nombreux. Il n'y en avait pas moins de 125, savoir : 81 pour la peinture, 21 pour les dessins, 11 pour la sculpture, 7 pour la gravure, et 5 pour l'architecture.

Dans les deux derniers concours, l'Académie avait couronné un graveur et un sculpteur ; à mérite égal, le prix revenait donc cette année de droit à la peinture, d'autant plus que l'architecture ne produisait aucune œuvre digne de lutter avec quelque succès et que la gravure et la sculpture se tenaient dans l'ombre. Le champ

restait libre à la peinture, dont les représentants arrivaient au combat armés de toutes pièces.

La commission n'avait que l'embarras du choix, et ce n'était pas une petite affaire, car il y avait affluence de concurrents sérieux, comme vous allez le voir.

Pour notre examen, nous commencerons donc, si vous le voulez bien, par la fin du catalogue, pour ne pas faire comme tous les critiques, et nous passerons successivement en revue l'architecture, la gravure, la sculpture, les dessins, pour finir par la peinture. En effet, comme c'est dans cette dernière classe que nous choisirons notre lauréat, nous procéderons par sélection en nous occupant d'abord des candidats qui promettent, puis de ceux qui révèlent un talent acquis, et enfin des deux concurrents entre lesquels nous avons dû choisir.

Dirigeons-nous vers l'Hôtel-de-Ville , où l'administration avait installé l'exposition pour ne pas priver le public du nouveau musée, et entrons dans la grande salle du rez-de-chaussée, dont on avait fait une annexe en y installant les dessins, les gravures, les aquarelles, les œuvres des sculpteurs et des architectes, faute de place dans l'ancienne galerie du musée.

Dès l'abord nous y voyons l'architecture s'y prélasser avec ses larges panneaux et ses grands châssis. Nos compatriotes y ont exposé des plans qui révèlent un sens pratique, ce qui n'est pas à dédaigner, mais qui n'appellent pas autrement l'attention de la commission. Nous ne nous y arrêterons pas et nous nous empresserons d'aller saluer quelques vieilles et sympathiques connaissances dans la section de la gravure. Sur le seuil de ce domaine, M. Adeline, qui est hors concours puisque nous sommes heureux de le compter aujourd'hui parmi nous, reçoit ses collègues et leur montre un très beau dessin lavé représentant les *Vieux ponts de la place Eau-de-Robec*. Notre rapporteur y trouve sa maison

2

natale et vous demande de lui permettre de lui donner un mot de souvenir en passant.

Ce coin très pittoresque du vieux Rouen est accompagné d'une eau-forte reproduisant cette vieille cour de l'Albane dans laquelle le graveur s'est inspiré du Piranèse.

Nous saluons également notre ancien lauréat, M. Brunet-Debaines, qui est devenu un maître de l'eau-forte ; nous n'en voulons pour preuve que sa charmante planche de la *Rue de l'Épicerie,* gravée d'après une aquarelle peut-être plus charmante encore.

Quel splendide album cet artiste ferait dans notre ville s'il voulait y passer une ou deux années de sa vie, mais les Anglais, qui, en fins connaisseurs, prisent fort son talent, le gardent près d'eux et ne le laisseront pas revenir sur le continent. Nous avons, pour nous consoler, MM. Buhot et Delauney. Le premier cherche à recueillir la succession du regretté Jules Jacquemart en reproduisant des objets de haute curiosité, mais il n'atteint pas encore la finesse et la distinction de celui-ci. Le second est un concurrent très sérieux de M. de Rochebrune, l'illustre auteur des vues du château de Chambord. M. Delauney reproduit comme lui nos vieux monuments, mais il est moins correct comme graveur dans l'ancien sens du mot ; il a moins de traditions, mais il est plus peintre. Il ne s'inspire pas de nos vieux maîtres ; Marot et Silvestre ne sont point ses guides ; il veut être et il est de son temps ; il cherche et il trouve l'effet. Aussi quelles charmantes pièces que ses cathédrales de Paris et de Reims ! Comme cela est moderne ; que d'esprit, de talent et d'adresse ! M. Nicolle, lui aussi, est un illustrateur de notre vieille ville, pour me servir d'un mot spirituel d'un homme compétent ; il commence à révéler un véritable talent, avec une certaine velléité de devenir un satellite de M. de Rochebrune. Qu'il n'oublie pas toutefois qu'une des

grandes qualités de l'artiste c'est l'originalité, et qu'en art moins qu'en toute autre chose, il ne faut être le sosie de personne, sous peine de jouer un rôle de comparse.

Si nous n'avons pas trouvé dans la gravure d'œuvre capable de lutter pour notre prix, nous ne serons pas plus heureux en visitant la sculpture, qui ne renferme que peu d'œuvres remarquables.

Cette année, M. Leduc, notre dernier lauréat, a la note triste. Sa *Piété filiale* l'a contraint à tempérer sa verve et nous le regrettons. L'entrain joyeux et endiablé d'une bacchanale convient mieux à son talent que la morne expression d'une profonde douleur. Il a noblement rempli son devoir de fils, c'est bien; qu'il redevienne maintenant l'auteur de la Bacchante et du Centaure et qu'il ne craigne pas d'enfourcher vaillamment Pégase et de se livrer sur son dos à quelque course folle. Le mouvement est son fait, la dignité point.

Lui aussi, M. Le Veel, se repose à l'ombre de ses lauriers. Ses deux statues équestres de *Jeanne-Darc* et de *François Ier* ne sont évidemment pas l'œuvre du premier sculpteur venu, mais nous leur reprocherons d'avoir été vues par le gros bout de la lorgnette; elles manquent d'ampleur. L'artiste a fait petit, ses modèles méritaient qu'il fît grand et il a bien assez de talent pour répondre à ces exigences. Redressez-vous donc, Monsieur Le Veel, ce n'est pas la taille qui vous manque.

Quelqu'un qui grandit, c'est M. Chrétien, qui expose un assez joli groupe du *Printemps*, et auquel nous souhaitons bon courage. Cet artiste travaille, il arrivera. Messieurs Guilloux et Devaux prennent aussi de la peine, mais ils ne sont pas encore maîtres de leur ébauchoir et de leur ciseau. Leurs œuvres n'empoignent pas, comme on dit en termes d'atelier, et le mot est très juste car, pour que le spectateur s'arrête devant un objet d'art, il faut que

celui-ci l'arrête au passage ; s'il ne séduit pas par quelque côté, le public passe, et il ne faut pas, pour un artiste, que le public passe ou bien c'en est fait de lui.

Puisque nous n'avons pas trouvé à donner notre prix au rez-de-chaussée, il nous faut monter à la galerie du deuxième étage, où la peinture seule a eu ses entrées. Nous ne nous attarderons pas à discuter les œuvres obscures du *vulgum pecus* ni à blâmer les écarts d'imagination de quelques jeunes têtes qui cherchent à dissimuler leur impuissance derrière les plis du drapeau d'une prétendue école impressionniste.

Il y a déjà bien des années que l'on a tenté, sans y réussir, d'inscrire sur le fronton du temple de l'art cette maxime : « Le beau « c'est le laid » ; j'espère et je pense que cette nouvelle tentative n'aura pas plus de succès que ses précédentes. Il n'y a et il n'y aura jamais qu'un moyen de parvenir, c'est le travail guidé par la pensée. Le procédé ne sera jamais qu'un outil, c'est-à-dire rien, tant que la tête ne le guidera pas dans la poursuite du beau.

Fort heureusement les soi-disant impressionnistes sont en très petit nombre, et parmi nos compatriotes nous comptons des artistes qui luttent encore pour se faire un nom et dont les efforts finiront par triompher. Ceux-là ne croient pas qu'on arrive du premier coup au talent et à la célébrité ; ils savent que ce n'est qu'à force de travail que l'artiste se fait une place au soleil ; l'audace ne suffit pas ; je ne dis pas qu'il ne faille pas oser, mais il faut aussi et surtout savoir.

Parmi les artistes normands qui ne cherchent pas à faire passer une pochade plus ou moins réussie pour un tableau, il nous faut citer M. Charpentier qui, dans son *Serment d'Harold,* a tenté d'aborder le genre historique, mais il n'était pas suffisamment préparé pour cela ; c'est une tentative honorable, mais rien de plus. Nous préférons ses fleurs printanières, quoique le coloris en soit

froid. Ses toiles sont consciencieusement étudiées, mais elles manquent en général de ces qualités primesautières qui indiquent un artiste en pleine possession de lui-même. M. Lefebvre, au contraire, est un vaillant qui cherche et trouve l'inspiration. Il y a du brio dans son exécution. Ses compositions sont bien agencées et peintes avec adresse, ce qui ne gâte rien. Cet artiste a fait de grands progrès qui ont été largement récompensés cette année. Courage, Monsieur! mettez encore plus de distinction et de finesse dans vos tons et vous arriverez à vous faire une belle place parmi vos rivaux.

Nous ne pouvons malheureusement pas en dire autant à M. Dubourg, qui avait pourtant à ses débuts manifesté une organisation bien équilibrée et une certaine originalité. Depuis longtemps il ne fait pas de progrès sensibles et paraît avoir bien du mal à franchir la limite au delà de laquelle l'artiste trouve la célébrité.

M. Georges Hébert, lui aussi, peine beaucoup et ce n'est pas un reproche que nous lui adressons, au contraire. Sa grande académie intitulée *Eau de roche* accuse un travail de brosse pénible et des tons sans fraîcheur. Tout cela est fatigué à force d'être cherché. Son portrait de femme est bien supérieur, quoique encore lourd dans les ombres. Il a de la distinction, et le meilleur éloge que nous en puissions faire est de dire qu'il supportait sans trop en souffrir le voisinage écrasant du beau et fin portrait de Madame Machard, peint par son mari.

Quant au regretté paysagiste Herpin, nous n'avons plus qu'à jeter quelques fleurs sur sa tombe. Comme notre pauvre Daliphard, il vient de mourir à l'aurore de son talent et alors qu'il voyait déjà son nom célèbre. Tous deux eussent bien noblement représenté la Normandie dans notre école moderne; c'est un double deuil à faire, et, pour honorer leur mémoire, il faut que leurs œuvres figurent à notre musée.

Notre ami y est déjà représenté dignement ; espérons que pour Herpin la lacune sera bientôt comblée.

Constatons encore les effets pleins de promesses de Messieurs Lepoittevin, Lizé et Nicolle, qui besognent bravement sur la brèche, de M. Vallois qui deviendra bientôt un orientaliste distingué, car il comprend la lumière et sait rendre le soleil.

Enfin M. Zacharie n'a exposé cette année que des œuvres bien peu importantes, où la conscience du travail ne rachetait pas la vulgarité des types qu'il avait choisis pour modèles et le peu d'intérêt de ses compositions. Son *Supplice de Caïphe* nous avait fait espérer plus. Il faut laisser repousser vos ailes, Monsieur, et ne plus les couper à l'avenir. Vous y perdriez et nous aussi.

Jetons maintenant un peu de lest pour atteindre les régions plus élevées et nous trouverons dans les galeries de l'exposition toute une série de talents normands véritablement remarquables et que nous sommes heureux de signaler.

Ainsi M. Georges de Dramard se montre digne de M. Bonnat, son maître. La *Vieille Femme de Villerville* est une très bonne étude. La *Ferme de Villerville* est largement et sûrement peinte. Ces œuvres dénotent un talent fort, vigoureux et d'une allure bien franche. La Normandie l'a heureusement inspiré. La nature morte de M. Hellouin : *Un coin chez un marchand de comestibles,* est aussi très étudiée et grassement exécutée.

M. Massé, d'Elbeuf, est une de ces vieilles connaissances qu'on est toujours heureux de revoir. Il nous donne cette année une grande étude représentant une *Paysanne valaque* dont le costume pittoresque aurait produit un excellent effet si cette toile n'avait pas été placée à faux jour. Elle renferme toutes les qualités du peintre, qualités que nous ne retrouvons pas dans son propre portrait, qui est beaucoup moins heureux.

A côté du vétéran se trouve la nouvelle recrue, à qui nous

sommes heureux de serrer la main. Salut, M. Rivey, savez-vous que votre *Jeune huguenot* est une belle chose ? Vous vous en doutez bien un peu, mais cela ne vous fâchera pas que nous vous le répétions. Ce grand jeune homme en pourpoint noir est évidemment un portrait, et, de plus, le portrait d'un joli garçon. M. Rivey, est un virtuose de la brosse et de la couleur; il peint bien et dans des tons agréables. Il est élève de Bonnat, cela se voit, et s'il n'a pas encore toute la vigueur du maître, il en accuse le défaut principal, qui est, à notre humble avis, de ne pas composer ses portraits. Vous aurez beau me dire que le costume masculin actuel prête peu au pittoresque, je vous répondrai que ce n'est pas mon affaire, mais bien la vôtre. Arrangez votre modèle, combinez vos lignes, mais de grâce ne nous donnez point des portraits-cartes ; nous en avons de reste.

Etudiez les maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle ; voyez comme ils savaient remplir leurs toiles. Que les accessoires, que les riches étoffes viennent, tout en gardant un rôle secondaire, donner de l'ampleur à votre composition et réjouir l'œil par leurs tons variés. MM. Bonnat et Rivey ne nous en voudront pas de cette légère critique qui explique pourquoi, au début de ce rapport, nous avons manifesté notre prédilection pour le portrait de M. Robert Fleury, qui répond si bien à notre idéal.

La *Ferme* de M. Vigot et sa *Jeune paysanne se disposant à partir pour la ville* dénotent un artiste rompu aux difficultés de la palette et connaissant à fond toutes les ressources de son art. Si nous étions au moyen âge, nous dirions à M. Vigot qu'il n'a plus que son chef-d'œuvre à faire pour passer maître.

Ce brevet, M. de la Rochenoire l'a conquis depuis longtemps avec ses études très sérieuses d'animaux que nous avons l'habitude d'admirer, mais qui, cette année, sont d'un travail bien plus

serré sans que la largeur de la facture s'en ressente le moins du monde. Quelle verve ! Quelle sûreté dans le dessin et que d'harmonie dans la couleur ! Comme ces ciels sont brillants ! Comme les robes de ces taureaux et de ces vaches sont luisantes ! Voilà de la vraie peinture d'artiste, et je ne serais pas étonné quand les confrères de M. de la Rochenoire formeraient sa principale clientèle. Ce ne serait pas un mauvais certificat, car il ferait honneur à l'acheteur comme au vendeur.

Nous avons encore à citer un peintre qui s'est révélé cette année même par une œuvre délicate, une page touchante qui valut à son auteur une mention honorable au Salon de Paris. Nous voulons parler de M. Démarest, de Rouen, qui a exposé un *Voyage in extremis*. Vous vous rappelez tous cette élégie poignante qui, grâce à la générosité de son auteur, va prendre place à notre musée. Une jeune femme, en proie à une maladie qui ne pardonne pas, veut, avant sa fin qu'elle sent prochaine, revoir une dernière fois une plage qui lui est chère. On l'a installée du mieux qu'il a été possible sur une civière et des braves gens transportent la malade vers l'endroit désiré. Tous sont consternés et le mari, en proie à une profonde douleur, accompagne silencieusement sa chère mourante. Le caractère navrant de cette scène est bien compris et bien rendu. Les acteurs sont tous à leur rôle sans exagérations ni contorsions. Quelques personnages secondaires sont peut-être moins réussis, mais il faut louer sans réserve le groupe principal. Tout y respire un parfum de bonne compagnie et une grande distinction. La tête de la femme, l'oreiller qui la soutient, la mantille, le haut du corsage sont peints dans des tons très fins et forment un ensemble d'une grande harmonie.

M. Démarest est un peintre d'avenir, car il a la note émue et le pinceau délicat ; il sent vivement et sait rendre clairement ses impressions.

M. Renouf, lui aussi, est un jeune peintre qui se plaît dans les sujets tristes; lui aussi force le public à stationner devant sa toile; lui aussi a conquis ses galons au dernier Salon de Paris. Cet artiste, qui habite Honfleur, avait envoyé deux tableaux : *Une veuve de l'Ile de Sein* et une *Ferme en Bretagne*. Ce dernier paysage est bien peint et bien compris; mais il était complètement éclipsé par l'autre toile, qui avait valu à son auteur une *deuxième médaille*.

Figurez-vous en effet l'épilogue de quelque drame sinistre, de quelque naufrage. Nous sommes dans un de ces cimetières bretons installés sur le bord de la mer et tellement exposés aux vents et aux tempêtes qu'au lieu de dresser les pierres funèbres on les couche sur les fosses pour qu'elles ne soient pas renversées. Une pauvre femme, encore jeune, vêtue de deuil, pleure et prie sur le bloc grossier qui recouvre les restes du brave marin que la mer a rejeté sur ses bords. Son jeune fils est aussi agenouillé près d'elle, et, comme sa mère, il fait une prière pour le repos de celui qui n'est plus, mais on sent sur sa figure que le destin malheureux de son père ne l'empêchera pas de braver à son tour les éléments.

L'ordonnance du tableau est simple comme il convenait. Une pauvre veuve et son fils agenouillés sur la tombe du père de famille. Rien de plus, rien de moins. Cela a suffi au peintre pour être ému et pour émouvoir. Il y a hautement réussi, tant il est vrai que ce que l'on sent bien s'exprime aisément. M. Renouf a rejeté loin de lui toute fantasmagorie de couleur. Les personnages, les accessoires, le paysage, tout est maintenu dans une tonalité grise conforme à la scène de deuil que l'artiste a voulu représenter. Il a été sobre, il a été grand. Quelle belle leçon il a ainsi donnée à nos jeunes soi-disant impressionnistes ! Leur profitera-t-elle ? Comprendront-ils que, pour faire une

pareille toile, il faut déjà savoir énormément, il faut surtout voir juste et ne pas se contenter d'esquisse informe ? Ce serait bien à souhaiter et nous faisons le vœu que le directeur de notre école de dessin parvienne à enrayer ces prédispositions regrettables.

Nous avons épuisé la liste des concurrents qui ont noblement soutenu la lutte sans en obtenir le prix ; il ne nous reste plus qu'à couronner le vainqueur, dont nous ne voulons taire le nom plus longtemps. M. Edmond Lebel, notre nouveau conservateur, avait voulu gracieusement marquer son arrivée parmi nous en exposant trois tableaux importants et une aquarelle. En vaillant soldat, il a voulu être sur la brèche et il ne s'est pas ménagé. S'il a aujourd'hui le droit de s'en féliciter, nous ne nous en félicitons pas moins, car on est toujours heureux de trouver devant soi un artiste sérieux et convaincu qui a le culte et l'amour de son art.

Qu'il nous permette donc de lui souhaiter bien sincèrement la bienvenue.

Des trois tableaux exposés par l'artiste, le plus grand représente une *Boucherie du Transtevère* dont la boutique s'ouvre sur une de ces rues accidentées comme on en voit tant à Rome. Le chef de la maison ne semble pas poursuivre la clientèle de ses avances importunes, il garde une dignité toute méridionale. Des femmes dans leur costume national animent la scène; toutes ont un air et une pose empreints de style. Les morceaux de viande, les quartiers d'animaux, tous les accessoires du métier sont étudiés avec une vérité surprenante, sans provoquer aucun dégoût chez le spectateur qui est frappé de la vérité de la scène. Ce tableau appartient au musée d'Amiens.

La seconde toile nous mène dans une *Rue de Bellemonte ;* nous y trouvons, dans un coin pittoresque de cette ville italienne,



Escalier saint à San-Benedetto, près Subiaco

une Marchande d'oranges qui, tout en débitant sa marchandise, écoute les cancans ou les propos galants que débitent quelques voisins non moins pittoresques qu'elle dans leur costume et leur allure.

Mais, malgré toutes les qualités de ces œuvres, celle que nous préférons (et nous ne serions pas étonné quand le peintre serait lui-même de notre avis), c'est l'*Escalier saint à San-Benedetto, près Subiaco*. Voilà bien, en effet, une de ces scènes pour lesquelles l'artiste éprouve le plus de sympathie et qu'il excelle à rendre. Dans un vieux couvent se trouve un vieil escalier de pierre dont les parois sont de place en place ornées de croix; quelque tradition sainte fait de cet endroit le but de nombreux pèlerinages, et, en effet, des italiennes qui gravissent les degrés s'arrêtent, et, se haussant sur la pointe des pieds, viennent baiser dévotement le signe de la Rédemption.

Le tableau est complet; c'est l'œuvre d'un peintre fort. L'effet est bien concentré, il est en même temps juste et vigoureux. Les deux femmes sont bien à ce qu'elles font; on voit que la scène a été prise sur nature et que les personnages se préoccupent peu de poser. Si nous ajoutons que l'auteur, non content d'avoir parfaitement bien équilibré sa composition, l'a peinte en artiste consommé, nous aurons traduit fidèlement toute l'impression que cette toile a produite sur le public.

M. Lebel manie en effet le pinceau avec une grande habileté et avec une conscience non moins grande. Chez lui pas une difficulté n'est escamotée, tout est aussi profondément étudié dans les ombres comme dans les lumières. Rien n'est laissé au hasard, chaque coup de pinceau ou de crayon revèle une science complète. Les personnages sont aussi solidement dessinés, aussi brillamment peints aux derniers plans qu'aux premiers. Pas un accessoire n'est sacrifié. L'auteur veut faire ce qu'il fait et il le

fait bien. Il ne se laisse pas séduire par les tentations d'une école où l'habileté passe pour du talent, où l'audace sert souvent de voile à l'ignorance, et cependant, en fait d'habileté, il en remontrerait à certains que l'on vante. Non, il croit être dans le vrai chemin et il y restera ; une renommée passagère et trompeuse n'est pas ce qui le tente.

C'est une de ces consciences qui ne transigent pas et ne suivent que la ligne droite. « Arti et Labore, *pour l'art et par le travail* », voilà sa devise. Jamais il ne s'est départi de cette règle de conduite et nous ne saurions trop l'en féliciter. Des caractères de cette trempe sont rares.

Né à Amiens en 1834, M. Edmond Lebel reçut les premières notions du dessin dans l'atelier de son père, dont le talent n'était pas sans être apprécié de ses compatriotes ; puis, admis dans l'atelier de Léon Cogniet, il y travailla avec Jules Lefebvre, son concitoyen et son ami, et avec Bonnat. Bientôt en état de voler de ses propres ailes, il veut étudier la nature et parcourt la Bretagne et l'Italie. Dans ce dernier pays, il conquiert l'amitié de Bonnat qui fit son portrait. C'est assez dire le cas que notre grand portraitiste fait de son ami. Le peintre Carolus Duran reproduisit aussi sur la toile les traits de M. Lebel qui a bien voulu faire une copie au crayon de ce portrait dont nous donnons un *fac-simile* en tête de notre travail.

M. Lebel ne s'arrête pas. En 1861, il expose pour la première fois ; mais alors la Bretagne bretonnante le séduisait. Le pittoresque des costumes de cette vieille province française ne sut le retenir longtemps, car bientôt nous le voyons adopter définitivement les scènes italiennes, qui lui font obtenir de rapides succès. En 1872, en effet, il expose un *Vœu dans l'église de San Germano* qui lui vaut une deuxième médaille. Le tableau est acheté par le Gouvernement et prend place au Luxembourg. Être classé parmi

les maîtres après seulement dix ans de lutte, n'est-ce rien ? Mais succès oblige. M. Lebel travaille toujours et nous le voyons agrandir sa manière avec son *Cardinal lisant* exposé en 1876 et acheté par le musée d'Angers; l'année suivante, il expose un *Cardinal bénissant des pèlerins* qui franchit d'office les barrières de l'exposition universelle de 1878. Charles Blanc, parlant de ce tableau, dit qu'il emploierait son argent mignon à en faire l'acquisition. Quel plus bel éloge qu'une telle phrase sortant de la bouche de notre plus savant critique d'art, de l'auteur de cette merveilleuse *Grammaire des arts du dessin,* que tout le monde devrait savoir par cœur. La loterie de l'exposition suivit ce conseil et acheta le tableau; les clients titrés ne firent non plus défaut et une autre toile du peintre fut acquise par l'impératrice de Russie, tandis que les musées d'Amiens, de Bayonne, de Pau et de Saint-Quentin s'enrichissaient des productions de notre lauréat. Les récompenses honorifiques se succédaient aussi. M. Lebel remportait des médailles à Bayonne, un grand diplôme d'honneur à Amiens, la médaille d'art à Vienne, à la grande exposition de 1873, et une autre à l'exposition internationale de Londres de 1874.

Enfin, l'artiste a eu l'honneur de voir ses tableaux gravés dans le *Monde illustré;* un d'eux fut même reproduit pour la Société des aqua-fortistes, par Mouilleron, notre premier artiste lithographe, dont nous déplorons la perte récente.

Tous ces honneurs, tous ces succès sont mérités; nous ne saurions en effet trop répéter que l'on trouve dans les œuvres de M. Lebel beaucoup de charme et de vérité, dans la reproduction des scènes qu'il affectionne une exécution agréable, ferme et correcte. L'observation y est poussée très loin; le dessin est savant et le modelé plein de finesse. Outre qu'il est dessinateur, le peintre est coloriste. Son coloris est sévère, mais il existe; ses touches sont solides, ses empâtements réels quoique adoucis; il a

même, pour ainsi dire, une violence contenue de la brosse. Jamais dans la symphonie générale de ses tableaux vous ne trouverez une fausse note. Les figures sont bien posées et avec une élégance incontestable ; quant aux types, il les a étudiés avec soin et les rend avec une exactitude scrupuleuse. Enfin, ses compositions sont savamment agencées et pleines de relief.

Vous voyez, Messieurs, que cette année encore l'Académie a rencontré un homme ; votre commission a pensé que l'ensemble bien complet de l'exposition sévère et correcte de M. Lebel était digne d'être récompensé. L'Académie, heureuse de déférer à un vœu aussi honorable pour tous, accorde le prix à M. Edmond Lebel.

Venez donc, M. Lebel, recevoir le prix Bouctot, que vous avez su si vaillamment conquérir et que vous pourrez joindre avec gloire aux palmes dont vous êtes déjà chargé.



Imprimerie de Espérance Cagniard


C'EST LE FONDS QVI MANQVE LE MOINS
EC